

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain MAQUIGNAZ

La tradition théâtrale au collège de Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 44-50

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

La tradition théâtrale au collège de St-Maurice

On m'a demandé si je voulais bien parler aux lecteurs des chers *Echos* de la représentation que les acteurs de l'« Agaunia » ont donnée lors du Carnaval. Si je veux bien ! Rien ne saurait m'être plus agréable, hormis que je me sens bien inférieur à la tâche. J'espère qu'y suppléeront toutes les raisons qui m'inclinent à l'accepter : d'abord le souvenir impérissable qui me reste du collège et de la chère abbaye où l'on n'a pu passer sans en être heureusement marqué pour la vie ; puis, la fidélité d'un ancien « Agaunien » qui a trouvé dans la section académique l'occasion de s'exercer à la discussion des idées avant cette étude plus profonde et critique où nous engagèrent plus tard les maîtres à penser que furent nos professeurs de philosophie ; enfin, cette tradition théâtrale dont je ne sais pas si on trouve l'équivalent dans un milieu similaire.

Une tradition théâtrale... Il ne faudrait pas l'imaginer comme quelque chose de continu, de rectiligne, d'immédiatement évident, sans failles et sans éclipses. Surtout si l'on ne veut pas abandonner les catégories trop étroites qui confinent l'humanisme à la culture de quelques siècles — quatre au maximum pour les courants les plus favorables — et enferment l'art dans la formule de la prédication ou, mieux, de l'édification. On en revient heureusement, parfois même au risque d'aller trop loin dans le sens de l'élargissement, au grand dam de la prudence et des valeurs réelles. Une discussion sur ce sujet nous conduirait au delà de mon propos. Il suffira de dire, quant à l'humanisme, que la formule de Térence « *humani*



" La vie est un songe "

Au 1^{er} rang : Estrelle (Mlle O. Coppex), Rosaura (Mlle N. Grezzi)

Au 2^{me} rang : Clotald (L. Butty), Basile (P. Jeangros), Sigismond (E. Zumofen). - Soldats, gardes et valets

nihil a me alienum puto » n'est pas qu'une belle citation, et, quant au christianisme, que le surnaturel ne détruit pas la nature, mais la complète et l'élève.

En ce sens, on peut bien dire que tous les genres théâtraux, même le vaudeville, pourvu qu'il soit honnête à tous les sens du mot, ont leur place marquée dans l'humanisme chrétien, et, par conséquent, dans l'éducation des jeunes gens. Mais il faut bien avouer que parfois, soit par le goût du temps, soit par le défaut des hommes, on a donné la préférence, même au collège de St-Maurice, aux « navets », contre les fruits de l'honnête culture humaniste.

Cependant la veine ne fut jamais perdue de la tradition humaniste et chrétienne. On la voit resurgir, et compenser les éclipses par des périodes d'éclat.

Toutes les pièces « jouables » par des collégiens, du répertoire classique français, ont eu leur tour de rôle. Celles qui rendent un son plus directement religieux, *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*, reviennent plus souvent à l'affiche. Le théâtre spécifiquement chrétien a connu toute une période de vogue avec les pièces de Henri Ghéon. Outre leur mérite intrinsèque, elles offraient celui de sortir des chemins trop battus. Mais, à poursuivre exclusivement cette voie à son tour trop battue, on courait encore le risque de rétrécir les horizons. Il fallait au contraire les élargir et on s'y est fructueusement employé.

C'est à ce propos qu'on peut dire que l'idée de représenter une pièce de Calderon, marque une étape dans la poursuite de l'idéal jumelé de la formation humaniste et chrétienne. Il est assez curieux de constater qu'on connaît si mal les chefs-d'œuvre du théâtre espagnol, de ses formes chrétiennes si remarquables, alors qu'elles eurent pourtant au XVI^e siècle et au début du XVII^e leur âge d'or, dominé par les grands noms de *Lope de Vega*, de *Tirso de Molina* et surtout de *Pedro Calderon*. Détail remarquable : ces trois grands auteurs dramatiques chrétiens

s'étaient faits prêtres après une vie assez mouvementée. On ne peut donc leur reprocher d'avoir manqué de cette double richesse : une connaissance profonde du cœur humain et une science plus précieuse encore de la théologie.

Pedro Calderon de la Barca Hanao de la Barreda y Riano (1600-1681) est un des grands noms — et probablement le plus long ! — de la littérature théâtrale. L'une de ses œuvres au moins est mieux connue chez nous depuis que des représentations en ont été données à Einsiedeln dans une adaptation en allemand, et qu'une fort bonne adaptation française en a été publiée par Gonzague de Reynold aux Editions du Chandelier, à Bienne. C'est *Le Grand Théâtre du Monde*.

Cet abondant auteur n'a pas écrit moins de 600 pièces, dont 200 à peine sont parvenues jusqu'à nous. Ce n'est pas un record, puisque son devancier *Lope de Vega* (1562-1635) n'en alignait pas moins de 2200, dont le quart seulement, si j'ai bonne mémoire, subsiste encore.

Ceux qui connaissent l'œuvre de Calderon citent parmi ses chefs-d'œuvre *La vie est un songe*, que les Agauniens jouèrent à Carnaval. L'adaptation française d'Alexandre Arnoux est excellente, nous assurait Jean Nicollier, qui est un peu du métier. Je n'en doute pas. Mais il faut convenir qu'elle offrait bien des pièges que surent heureusement éviter les jeunes acteurs intelligemment dirigés par M. Paul Pasquier. Car je pense que les restrictions apportées probablement dans le temps et le déploiement, plus conformes à notre goût, précipitaient un peu les situations. C'est dangereux. On pouvait tomber dans le mélodrame, voire dans le théâtre Guignol. Il fallut beaucoup d'adresse pour l'éviter, mais on l'évita.

Il n'en reste pas moins quelques longueurs déclamatoires. « Ces vieillards, quels bavards ! », nous disait du roi Basile notre confrère André Marcel que le théâtre

intéresse fort. Mais ce n'est encore rien, en regard des longues tirades auxquelles se livrent à tour de rôle les acteurs du *Théâtre du Monde*.

Je crois superflu d'analyser la pièce, du moment que ce fut fait avec grande compétence dans le livret-programme. Car moi aussi, sans les mêmes raisons, je suis un bavard, et je dois encore dire les mérites de la représentation.



Estrelle (Mlle O. Coppex), Sigismond (E. Zumofen), Rosaura (Mlle N. Grezzi)

Le rôle principal de Sigismond fut tenu avec un talent remarquable, en dépit de toutes ses difficultés, par M. E. Zumofen. Voilà ce qui frappa d'abord. Ce n'était pourtant pas, en un sens, le rôle le plus délicat, étant donné que la jeunesse du personnage s'accommodait de



Clotald (L. Butty) et Basile (P. Jeangros)

celle de l'acteur. Il faut en dire autant d'Astolfe, représenté par M. G. Duquesne. Tout autre était le cas du roi Basile et de Clotald. M. L. Butty, servi par une maturité plus grande que celle de ses compagnons, représenta pourtant fort bien le second, tandis que M. P. Jeangros incarna le premier avec une allure de Père Abbé qui convenait assez bien au caractère du monarque. M. N. Avventi fit le bouffon avec bonheur : il faudrait insister sur son rôle dans la pièce qui nous reporte aux plus beaux jours des mystères moyenâgeux.

Enfin une révolution qui n'est pas d'aujourd'hui, si je ne fais erreur, mais d'un hier tout proche : les rôles féminins étaient tenus par des « acteurs » de leur sexe. C'est important et pour la vraisemblance extérieure, et surtout pour la psychologie du personnage qui est heureusement un mystère fermé aux jeunes éphèbes autrefois chargés de la présenter. De mon temps... nous n'aurions jamais cru qu'on arriverait là un jour ! Mlles N. Grezzi et O. Coppex développèrent leurs talents et leur grâce : mais ici, je suis trop prudent pour dire laquelle fut supérieure, de l'infante Estrelle, ou de dame Rosaura dont le rôle bénéficiait déjà du préjugé favorable.

Oublierais-je les comparses qui tinrent à satisfaction des rôles réputés ingrats et qui le sont souvent ? Non, ils furent à leur place, ce qui est, au théâtre, comme dans la vie, une chose assez malaisée.

Je ne veux pas insister sur la bastonnade de Théophile Gautier, *Le Tricorne enchanté*. Ses interprètes ont été heureux puisqu'ils nous ont fait rire : c'est tout ce qu'ils visaient. Je les félicite d'y avoir bien réussi.



" Le Tricorne enchanté "

Au 1er rang : Champagne (R. Carnat), Marinette (A. Guex-Joris). Au 2me rang : Frontin (N. Avvenenti), Géronte (M. Coquoz), Inez (C. Revaz), Valère (G. Duquesne)

Maintenant, il ne m'est pas permis de laisser dans l'ombre, comme ils le furent au théâtre, le metteur en scène de talent et de bon goût qu'est Paul Pasquier : il me reprocherait de dire qu'il eut le plus grand mérite, et pourtant, je sais ce qu'il faut en penser. M. le Chanoine Terraz créa le décor avec beaucoup de bonheur. Et puis, il reste encore tous les anonymes que je salue derrière leur anonymat, machinistes, souffleurs, etc. Mais je ne dirai pas un mot de bien de l'orchestre et de son directeur, M. le Chanoine Marius Pasquier, parce qu'on m'en a trop dit pour que je ne sois pas furieux de ne l'avoir pas entendu !

Sylvain MAQUIGNAZ